

### Primo Levi, un rescapé

« *Et comme les soleils m'ont tiré de l'enfance*

*Je remonte à la source où cesse même un nom... »* (Paul Valéry)

Le Témoin gaulois a lu jadis, afin d'annoter les souvenirs de Léon Ichbiah, à peu près tout ce qui avait été publié par des rescapés français de la Shoah jusqu'à 1980 : c'était au cours de l'été 1982, passé à la Bibliothèque nationale. Mais le témoignage de Primo Lévi, *Si c'était un homme*, salué par tous ceux qui s'intéressent à la question comme l'un des plus importants, lui a échappé. Il lui faudra réparer cette lacune après la lecture, due au hasard et à l'amitié, du dernier ouvrage<sup>1</sup> que ce rescapé y a consacré.

Primo Levi, docteur en chimie, est né et mort à Turin (31 juillet 1919-11 avril 1987) : rien de plus banal, en apparence, que cette destinée d'un fils d'une bonne famille juive parfaitement assimilée depuis des générations. Comme chez les israélites de France, à la même époque, on y avait tout oublié de la religion des ancêtres ; on était agnostique mais, à l'instar de tant de familles d'origine catholique d'Italie et de France on fêtait Noël, la fête des enfants (sapin illuminé et décoré, cadeaux). Il note dans *Les naufragés* : « *Je possédais un doctorat, c'est vrai, mais ç'avait été une chance non méritée : ma famille avait été assez fortunée pour me faire faire des études* ». Il exerce deux ans comme ingénieur dans l'ambiance pesante du régime fasciste et, après la mort de Mussolini (1943) et le durcissement des mesures antijuives, s'engage dans la Résistance. Son groupe est bientôt infiltré par les fascistes et tous sont arrêtés par la

---

<sup>1</sup> *I sommersi e i salvati* (Primo Levi, Giulio Einaudi editori, Torino, 1986, traduit de l'italien par André Maugé : *Les naufragés et les rescapés – Quarante ans après Auschwitz* (Gallimard, collection Arcades, 1989)

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours

Sûreté de la République de Salo. Les SS, qui ont pris le contrôle du camp où ils sont détenus, le déportent en février 1944 à Auschwitz, où en tant que chimiste il devient l'esclave de l'IG-Farben et participe, pour commencer, à la construction de l'usine de caoutchouc, au camp de Monowitz. C'est la première manifestation de cette « chance » qui lui a permis de revenir de l'enfer nazi : Léon Ichbiah et Jackie Espérance, deux rescapés de nos amis, se trouvaient dans le même camp, dans une situation semblable, mais ils avaient triché sur leur qualification d'ouvriers qualifiés. En revanche, Primo Levi eut une seconde chance qui ne leur fut pas donnée : il n'eut pas à affronter « la marche de la mort » lors de l'évacuation ; malade, il fut abandonné avec quelques autres déportés par les SS à l'infirmerie, et libéré par l'Armée Rouge. De retour à Turin, il reprit en apparence le cours de sa vie antérieure, mais nul n'est sorti indemne de la Shoah, et il a consacré ses loisirs et sa retraite à témoigner de son expérience. Il meurt accidentellement d'une chute dans la cage d'ascenseur de son immeuble. On a alors parlé de suicide, thèse fort improbable et aujourd'hui contestée.

On retrouve, bien entendu, dans cet ouvrage qui se réfère à plusieurs reprises au témoignage à chaud de *Si c'était un homme*, les faits inlassablement retracés par d'autres survivants : le voyage dans des wagons à bestiaux plombés où l'on a entassés hommes femmes et enfants de tous âges, des vieillards grabataires aux nourrissons, sains ou malades, parfois agonisants, dans des conditions de promiscuité et d'hygiène insoutenables. Le tri à l'arrivée, les chambres à gaz, les SS, les chiens et les kapos, les cris, les coups et l'humiliation systématique, la faim et la soif obsédantes, les appels interminables, subis nus dans la neige, les supplices et la mort omniprésente. Mais *Les naufragés*, à quarante

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours

ans de distance, n'est pas une redite. C'est une réflexion sur le système concentrationnaire nazi, et plus généralement la barbarie et notre aptitude à y retomber, à devenir des bourreaux ou à y répondre. Primo Levi est né et a grandi à une époque et dans un pays, une classe sociale, une famille, où torture et massacres de populations civiles semblaient appartenir à un passé révolu ou ne subsister que sous d'autres cieux, bien loin de l'Europe, fière de sa civilisation. Découvrir qu'il n'en était rien, et que nous étions capables, pour tourmenter, humilier et exterminer nos prochains, d'employer tous les moyens scientifiques et techniques dus au « Progrès » et de faire usage à la fois, de toutes les ressources de la raison et de toute la brutalité et la cruauté que nous prêtions aux « sauvages » fut un traumatisme qu'il devient de plus en plus difficile d'imaginer, au fur et à mesure que s'éloigne cette catastrophe, que des émules des nazis en prennent le relais et que la barbarie est le fond du décor sur lequel se déroulent nos vies. Les titres des chapitres – *La mémoire de l'offense*, *La zone grise*, *La honte*, *Communiquer*, *La violence inutile*, *L'intellectuel à Auschwitz...* – donnent une idée des problèmes abordés. Il est impossible de résumer en quelques lignes une réflexion toute en nuances. En revanche, on peut signaler quelques faits rarement rapportés et que le témoin gaulois a, pour sa part, découverts ici.

Le chapitre de *La zone grise*, où sont étudiés les processus d'intégration de certains détenus aux mécanismes de coercition de la machine concentrationnaire, qui faisaient d'eux une classe privilégiée de quasi fonctionnaires, rappelle l'ambiguïté de leurs motivations, de leur statut et de leur relation aux autres détenus, ces faits sont connus. Mais a-t-on dit ailleurs ce qui, rétrospectivement, paraît évident, mais à quoi on n'avait pas forcément songé : les nouveaux arrivés sont des bleus, des

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours

bizuths, et traités comme tels à leur arrivée par leurs compagnons de misère plus anciens dans le camp et les coups échangés entre déportés à seule fin de libérer leur agressivité, en dehors de toute nécessité de survie (pour se glisser, par exemple, dans une baraque surpeuplée afin d'échapper au froid mortel pendant « la marche de la mort »), sont monnaie courante. Et nous ne savions pas qu'une jeune fille était sortie vivante de la chambre à gaz, « après traitement ». À propos du dernier thème cité, on retiendra cette définition de l'intellectuel : « *Je proposerais d'étendre le terme à l'individu dont la culture va au-delà de son métier quotidien, dont la culture est vivante, dans la mesure où elle s'efforce de se renouveler, de s'accroître et de se tenir à jour, et qui n'éprouve ni indifférence ni ennui devant aucune branche du savoir, même si, à l'évidence, il ne peut les cultiver toutes.* » Ceux qui n'ont pas lu *Si c'est un homme* ou *Lilith* feront connaissance avec « *Elias, le nain* » et apprendront que « *selon toute apparence, [il] était heureux au Lager* ». Et le diagnostic de ce témoin confirme celui d'Annah Arendt constatant au procès d'Eichmann « *la banalité du mal* » : « *les SS des Lager étaient davantage des brutes obtuses que de subtils démons. Ils avaient été éduqués à la violence : la violence coulait dans leurs veines, elle était normale, naturelle. [...] Je ne veux pas dire qu'ils étaient faits d'une substance humaine perverse, différente de la nôtre (il y avait aussi des sadiques, des psychopathes parmi eux, mais ils étaient rares) : ils avaient simplement été soumis pendant des années à une école dont la morale courante avait été inversée.* »

Les soleils sinistres d'Auschwitz ont tiré Primo Levi et sa génération de l'enfance, et les suivantes ne pourront plus croire à la bonté de notre espèce. Cet homme qu'on a voulu exclure de l'humanité a appris à ne plus lui faire confiance. Pourtant, par-delà l'espoir et le désespoir, sa voix reste fraternelle.

Lundi 29 janvier 2018